



LA FONTAINE

DANS LA MÊME COLLECTION

Virgile par Jean Giono.

Hugo par Michel Butor.

Descartes par Paul Valéry.

JACQUES RÉDA

LA FONTAINE

Pages choisies

Les auteurs de ma vie

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016
ISBN 978-2-283-02912-1

AVANT-PROPOS

Depuis plus de trois siècles, tant d'excellents esprits ont étudié l'œuvre et tenté de fixer la figure de La Fontaine que, conscient des limites de ma clairvoyance et de mon érudition, je ne me serais pas aventuré sans raison dans pareille entreprise.

La meilleure m'a été fournie par le titre même de cette collection. La Fontaine, avec quelques autres que j'aurais pu choisir (je pense à Marot, Cingria, Valéry et fais ainsi état de la diversité de mes attirances), a été en effet l'un des principaux « auteurs de ma vie », de ceux qui l'ont accompagnée et à beaucoup d'égards nourrie ; de ceux qui continuent de la soutenir et de l'enchanter.

Il m'aurait été facile d'envisager, sinon de mener à bien, la composition d'un ouvrage plus ambitieux et sans doute plus utile ; de puiser çà et là, dans l'énorme corpus qu'ont alimenté tant de talents,

de savoir et d'intelligence, un stimulant qui m'eût permis, peut-être, d'y ajouter des éléments un peu nouveaux et, en tout cas, propres à satisfaire un lecteur avant tout soucieux de s'instruire.

Mais, d'abord, qui ne connaît déjà peu ou prou La Fontaine, comme une sorte de bon oncle présent dès nos premiers pas d'écoliers ? J'ai tablé sur cette affection naturelle diffuse que *La Cigale et la Fourmi* nous inspire et que notre mémoire n'abandonne jamais.

Puis, dans un cadre pour moi, par chance, un peu restreint, aurais-je pu faire mieux que les maîtres qui me précédèrent et me resteront toujours supérieurs en matière de connaissances et d'objectivité ?

À tous risques, je me suis donc résolu à n'évoquer que « mon » La Fontaine, quitte à espérer que même mes travers, comme une sorte de loupe parfois déformante, auront pu agrandir avec profit quelques traits dont on n'a pas toujours souligné la justesse.

Du même coup, j'ai dû en négliger bien d'autres, qu'on a le droit de juger plus importants. Et j'ai employé la même méthode, si c'en est une, pour établir le choix de textes qui fait évidemment le principal intérêt de ce volume.

À tort ou à raison, en tout cas sans vouloir diminuer en rien la gloire si entièrement justifiée

des *Fables* (qui y songerait ?), il m'a semblé que leur accès, rendu si facile par quantité d'éditions complètes ou de copieuses anthologies, m'autorisait à incliner la mienne vers une part de l'œuvre qui s'en est trouvée un peu négligée.

Or l'ensemble possède, à mon sens, une unité profonde, et s'il reste judicieux d'en garder bien éclairés les sommets les mieux connus, que ce ne soit pas au détriment de ceux que des modes ou des partis pris ont trop souvent laissés dans l'ombre.

Je n'ai voulu montrer que cette unité, et peut-être celle d'un caractère, égal, unique à lui-même dans toutes ses manifestations.

Et si j'ai failli à la tâche, *Pleurez, Nymphes de Vaux*, mais accordez-moi l'indulgence qui fut une des vertus de votre poète préféré.

UNE PROMENADE AVEC LA FONTAINE

Sincèrement, non, n'insistez pas. Je ne vais pas me démantibuler, à mon âge, pour vous obliger à bien voir ce qui n'apparaît que trop vaguement à travers la fumée de ce Grand Café des Siècles où l'on a le droit de rallumer sa pipe ou son mégot, et où la profondeur, qu'on sait fictive, tient le consommateur assis, vulnérable, dans l'espèce de ping-pong immobile de ses miroirs.

Il y a trop de monde, et un tel amoncellement de silences qu'on ne s'entend plus. J'aime mieux continuer à l'air libre, et suivez-moi si vous voulez, mais pas derrière comme un policier en civil ou un animal domestique (j'ai vu des gens accompagnés d'une fouine, ou d'un renard) : à ma hauteur et du même pas de promenade, en quelque sorte comme mon ombre qui, se prenant pour moi, ne se déciderait pas à se détacher de ma personne.

Où irons-nous ? Eh bien, jusqu'à cette longue, longue terrasse dont le modèle idéal se trouve à Saint-Germain, et où il y a des bancs pas trop confortables entre la lisière de la forêt et le pur espace. Entendez : rien. Rien, de l'autre côté de la balustrade où, dès qu'on s'en approche, on découvre pourtant une représentation presque allégorique mais grandeur nature de la carte de France, avec la Seine (donc aussi l'Yonne, la Marne et l'Oise) au premier plan et, tout au fond, toujours judicieusement anachronique, telle qu'une jauge ou un thermomètre à prendre la température du temps (celui qu'il fait, celui qui passe), contradictoire mais indubitable, la Tour Eiffel.

Or il suffit de deux ou trois pas en arrière pour qu'on recommence à douter qu'il n'y ait pas aussi bien, à la place de ce tableau accroché là une fois pour toutes, et bien sûr à la place de rien, tout ce que notre imagination et notre mémoire pourraient y mettre, tantôt sous l'azur impartial, tantôt sous les nuages racontant une histoire sans intrigue et sans personnages, sans début et sans fin.

C'est là qu'un jour j'ai vu passer M. de la Fontaine. Il avait pu sortir de la forêt ou se matérialiser sous mes yeux détachés de leur lecture. Était-ce *Le Songe de Vaux*, ou *Psyché* ? Peu importe.

Mais c'est en vérité de son texte qu'il avait dû surgir, distraitemment et à peine un peu dépaycé de ne pas reconnaître Vaux ou Versailles. Il portait des chaussures à boucles sur lesquelles je gardai mon regard fixé, partagé que j'étais entre une vive curiosité et la crainte, en croisant le sien, de me retrouver tout à coup dans un siècle où je n'existais pas et n'aurais en tout cas pas été d'une condition favorable au loisir de la lecture.

J'ai grand regret de ma timidité, accrue par la présence, autour de lui, de quelques dames ou demoiselles dont j'entends encore les rires s'égrener dans le souffle parfumé de leurs robes. Quel idiot j'ai été. Maintes fois ensuite je suis revenu sur cette terrasse, et à Versailles, et dans l'ombre de l'Hercule de Vaux, à Château-Thierry même. En vain. Peut-être La Fontaine m'a-t-il tenu rigueur au moins de mon attitude peu courtoise envers ses compagnes. Car pour sa part, il n'a pu se formaliser de me voir plus absorbé par un livre que par son passage, comme entre deux pages du temps feuilleté par le vent de la forêt.

Celle de Saint-Germain n'est certes pas d'une franche sauvagerie. Moins encore que dans les bois de Clamart, on s'y expose aux rencontres diversement émouvantes d'un cerf, d'un sanglier ou d'un loup, sinon à celle d'un animal de proie à figure

humaine qui en veut à votre portefeuille ou à votre vertu. En fait d'animalité pure, arbres et fourrés n'y abritent guère qu'une population que sa taille et ses mœurs nous rendent presque invisible, et qui a plus de motifs de nous craindre que nous n'en avons de la redouter.

Mais adossé à cette forêt, on sent quand même cette possible irruption – d'une nymphe ? ce serait trop beau – d'un bloc bondissant de poils, de crocs et de griffes.

Dans la longue histoire de la domestication de sa peur, si profonde que la bête n'eut d'abord pour lui d'autre équivalent que les dieux, l'homme a atteint un palier marquant avec Ésope, dont par le truchement de Phèdre et, peut-être, par le relais d'autres traditions plus obscures venues du Moyen Âge, La Fontaine hérita. Ainsi ma rencontre avec lui ne pouvait se produire que sur une lisière, comme si, en perruque, il émergeait de la pénombre immémoriale des bois où il aurait noué, avec la faune, des rapports d'une urbanité presque égale à celle que dames et demoiselles lui inspirèrent.

Si l'on blâme la comparaison, je m'en excuse mais n'en défends pas moins la pertinence. Elle tient au merveilleux : celui de la rencontre, justement, où le surnaturel se manifeste dans le moindre des effets de la nature.

Mais il y faut des conditions un peu particulières, car seuls des tempéraments d'exception seraient en mesure de percevoir ce merveilleux en permanence. Plus civilisés que nous sur ce point, les Anciens pressentaient que l'apparition imprévue, sur leur chemin, d'un être, animal ou homme, pouvait être celle d'un dieu.

Il est vrai que leurs chemins étaient moins fréquentés que nos avenues et nos autoroutes où, serait-il divin, le chevreuil qui les traverse à l'étourdie paraît ne pas valoir un coup de frein susceptible d'entraîner un carambolage. *The show must go on.*

Des millions de beautés traversent ainsi chaque jour nos avenues, respectueuses ou non de ce qu'on appelait jadis « les clous » et, à moins d'en renverser une, et que la rencontre prenne alors la forme d'un accident propice à un merveilleux romanesque, l'abondance même de ses possibles la rend de moins en moins probable dans la quantité. La quantité relève de la stochastique de l'amour ou de ce qu'il en reste : l'érotisme, paraphrase répétitive des jeux permis à l'instinct de reproduction.

On n'y est plus l'objet d'un rapt opéré par une merveille qui peut-être s'ignore telle (mais pas toujours), et je vois au contraire de cette manière La Fontaine tout à coup sidéré par une beauté de seize

ans (il en a près de septante) et perdant littéralement le nord. Invité chez des voisins de sa campagne, cette merveille qu'il découvre le jette dans un tourbillon et le remet tout de travers en selle.

Et le voilà reparti dans la nuit et par la forêt, je vous prie, et galopant tant et si bien dans tous les sens qu'il s'égaré, encore heureux de trouver une auberge de troisième ordre où, jusqu'au petit matin, son cœur se démènera comme toutes les potées de loirs du toit des écuries.

Je l'adore ainsi. Bien sûr que la rencontre d'une biche ne le troubla pas au même degré ni de la même façon. Mais le ressort du ravissement semble identique.

Et n'allons pas supposer que le choix de son état de Maître des Eaux et Forêts, titre qui convient si bien aussi au métier de poète, ait fait de sa part l'objet d'un choix déterminé par un goût pour les agréments et hasards de la promenade. C'était d'ailleurs une charge achetée et dont il se montra peu soucieux. Mais elle répondait certainement à l'une de ses inclinations profondes et permit de nourrir à souhait sa légende.

Du reste son père avait rempli la même, en plus de la fonction de Capitaine des Chasses, et l'on se plaît à croire que le petit Jean, l'accompagnant parfois dans ses tournées, y connut ses premières

émotions devant l'envol d'un faisan ou la fuite fracassante d'une laie avec ses marcassins. Il en conserva une prédilection pour les bois et l'élément liquide si souvent présents dans ses poèmes dont l'ordonnance sans raideur, et parfois d'une métrique un peu cascadante, imite ce qu'ils ont de farouchement libre au naturel. Complémentaire de celui du poète, l'art du jardinier et de l'ingénieur fontainier les apprivoise et les met au service des rois, auxquels le merveilleux lui-même doit obéir et rendre hommage.

Le célèbre portrait que La Bruyère a donné de La Fontaine ressemble pourtant bien à celui d'une sorte d'homme des bois. Peintre, l'auteur des *Caractères* aurait eu plus de peine à faire jouer le contraste, de formulation aisée dans un développement littéraire, entre le rustaud qu'il décrit d'abord et le délicat poète qu'il évoque ensuite. Le côté caricatural des premiers traits n'en donne que plus de relief aux éloges qui les corrigent, et l'on ne rechigne pas trop à reconnaître leur modèle sous cette apparence d'un ahuri gaffeur.

Or, épuisées toutes les ressources de pénétration, de justesse et d'objectivité de la critique – historique, psychologique, sociologique et textuelle –,

la légende (celle du « bonhomme ») s'entête à survivre. À bon droit ?

Ce qu'il y a de « bon », chez La Fontaine, se traduit dans son indulgence pour les défauts humains dont, au bord de la complicité dans ses *Contes*, il a souligné presque sévèrement parfois la gravité dans les « morales » des *Fables*, indulgence dont on soupçonne, quand on a pris certaine conscience de soi, qu'il l'appliqua d'abord longtemps et plus ou moins facilement à lui-même.

Il fut à cet égard un parangon de l'homme moyen, privé de tous les excès impressionnants qu'on admire chez des poètes en proie à quelque décret du destin. Une égalité entre ses tendances au désordre et les moyens dont il disposait pour les contenir, l'amena à porter leur débat sur le terrain non pas neutre mais indépendant de la langue, où il pouvait se poursuivre puis se résoudre harmonieusement.

Car l'homme contient une bête, en quoi la charge de La Bruyère n'est pas sans fondement. N'importe quel événement un peu imprévu nous débusque. Ce distrait enfoncé dans le refuge de ses buissons, placez-le tout à coup devant une clairière où s'ébat toute une compagnie de causeurs et de curieux, il y tombe comme des nues ou comme un sanglier qu'un rien fâche ou effarouche. Puis – c'est

un sanglier sociable et malin – il reconnaît bientôt, sous les dentelles et les perruques, une variété de perroquets, perruches, linottes, paons et renards avec lesquels il peut s'entendre, lui qui, autant que sa liberté rêveuse, apprécie *Les pensers amusants, les vagues entretiens/Vains enfants du loisir, délices chimériques,/ Les romans, et le jeu, peste des républiques...*

À l'évidence déterminé par les canons du genre, le choix d'animaux pour personnages des *Fables* a rencontré chez lui une disposition foncière à l'urbanité. Pour polissons que soient les acteurs et scabreuses les situations des *Contes*, il l'eût enfreinte en les transportant dans les *Fables* où, si elle s'y énonce à son accoutumée sans pesanteur, la morale a sa part.

La Fontaine a déjà près de cinquante ans quand elles commencent de paraître, et l'on peut s'étonner de ce délai, requis pourtant par une maturation naturelle du talent et de la réflexion.

Le génie malicieux à l'œuvre sagement dans la sienne lui révéla donc qu'une profondeur de l'homme réside aussi dans l'animal. L'anthropomorphisme, dont on pourrait lui faire reproche, n'est qu'une manière de zoomorphiser à juste titre l'humain dont les travers, que l'instinct innocente dans la bête, se retrouvent à l'origine inclus dans notre propre lot. Égoïsme, avarice, orgueil

ou cruauté ne sont en nous que dépravation de traits présents dans la nature, et même indispensables à son bon fonctionnement et, (de là une indulgence), aucune loi morale ne nous invite à condamner celles du thermodynamisme ou de la gravitation.

Enfin cet aspect de la fable, qui se confond alors avec l'apologue, possède l'avantage de prodiguer, de façon d'autant plus plaisante qu'indirecte, ses leçons, et ce qu'elles pourraient avoir de vexant ou de désagréable dans la bouche d'un censeur comme La Rochefoucauld.

La méthode se révèle en particulier commode lorsqu'il s'agit de flétrir les excès que l'instinct brut s'autorise chez ceux qui, placés par le sort dans un état où tout suppose au contraire qu'on le domine, l'exercent presque impunément. Comme si cette supériorité de naissance ou de fortune, sinon l'une et l'autre, les rapprochait des dieux qui n'ont de comptes à rendre à personne, à rien d'autre qu'à leur bon plaisir.

Agitant tour à tour la carotte et le bâton sous le nez des justiciables, il leur suffit d'observer de quelle manière ceux-ci manient leur seule défense – l'encensoir – pour en interpréter la mollesse ou les excès d'ardeur.

Quand on examine le comportement des littérateurs du Grand Siècle, l'impression qu'on a d'assister à un congrès de thuriféraires ne doit pas nous tromper. Ils avaient presque tous acquis, dès le berceau, la conviction d'une légitimité de la monarchie absolue, de surcroît étayée par le bâti millénaire de la religion. Et la plupart respiraient cet air politique sans en souffrir au point de concevoir la possibilité d'une atmosphère moins pesante, de même que nous inhalons aujourd'hui, sans y réfléchir ni le déplorer à chaque minute, les gaz que la tyrannie de l'industrie mêle à notre oxygène vital.

Existaient d'ailleurs des soupapes, des milieux protégés, des systèmes de filtrage dispensant un air presque plus pur que nature, alors un peu grisant : celui des méditations et des querelles religieuses, ou des salons « précieux », ou des cénacles d'où ne parvenaient que des échos amortis de murmures qu'amplifierait le siècle de Louis XV. Ou encore, et en cas de suffocation chronique, la retraite néanmoins vite suspecte, en ce sens que, sous l'apparence d'un choix, elle pouvait ressembler à l'aveu tacite d'une difficulté respiratoire et, par là, se voir assimilée à la proscription de tousseurs trop provocants.

Autre ressource : trouver refuge sous l'aile de ceux qui, bien que parfois impatients devant

l'exercice du pouvoir réduit à la volonté d'une seule personne, et souhaitant le voir partagé sinon tout à leur discrétion, s'en trouvaient exposés du même coup à certains risques. C'est-à-dire les sous-puissants, les Grands par le sang et les grands par la richesse. Mais ils avaient leurs propres Cours, et, pour y accéder à un air en vapeurs moins engourdissantes pour la fantaisie et la liberté, il convenait de faire preuve de bonnes dispositions au respect et au dévouement. Elles pouvaient être d'une spontanéité fondée, et le courtisan, chez un écrivain, n'était en général que son agent plus ou moins entreprenant et habile.

La Fontaine, qui ne détestait pas les cartes, joua ce jeu. Mais, ni de tempérament ni de propos porté à la révolte, il était libre sans trop le désirer ni le savoir, à la façon d'un cerf ou d'un lapin de son répertoire, et qui ont le sens inné de leur condition et de leur honneur.

Non sans avoir tenté, sans grand succès, de les repousser dans les domaines de la tragédie, de la comédie et de l'opéra, il avait sans doute également conscience de ses limites, trait paradoxal qui fait parfois bon ménage, chez certains poètes, avec une facilité de virtuose susceptible de les rendre occasionnellement imprudents.

J'entends que l'on me dit, note-t-il encore dans le Discours à Mme de la Sablière (mais il dut se le répéter à lui-même plus d'une fois) : *Tu changes tous les jours de manière et de style ;/ Tu cours en un moment de Térence à Virgile ;/ Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains./ Eh bien ! prends, si tu veux, encor d'autres chemins...*

La part faite à une affectation de modestie, de rigueur en la circonstance (il a lu ce *Discours* lors de sa réception à l'Académie française), La Fontaine n'ignore pas que ce regret officiel de n'avoir su rivaliser avec la perfection des œuvres monumentales, voile poliment son sentiment d'en avoir atteint une qui lui est propre : *Je suis chose légère et vole à tout sujet*, voire à tout genre dûment établi, et même celui de la fable recevra la marque inimitable de son talent qui les a convoqués tous pour en user sous l'autorité libérale de sa fantaisie, sans le moindre faux pas dans l'effet à produire et le goût. Il lui suffit d'en effleurer le ressort, il joue, et délivre dans un souffle sa capacité d'énergie.

Il y a une sorte d'ironie implicite dans cet art, et on est tenté de la déceler aussi dans la pratique de l'éloge, où parfois La Fontaine nous semble outré. Mais comment ne pas la subodorer dans une hyperbole telle que le *Charlemagne vous cède* dont il gratifie Louis XIV ?

Bien sûr La Fontaine a flatté, mais souvent afin de marquer sa gratitude envers ceux qui l'ont aidé et protégé, et parce que la louange était elle aussi à cette époque un véritable genre ; rien n'étant d'ailleurs plus aisé que commencer d'aimer quelqu'un en l'assurant que de tout son cœur on le respecte.

C'est ce qui donne même aux vers d'hommage de La Fontaine une saveur : il ne peut qu'il n'y reste lui-même, et n'y ébauche le sourire que son propre personnage devait parfois lui inspirer, jusque dans les aveux de ses démérites et de ses repentirs quand, inquiet d'avoir gaspillé tant d'années, il s'effraie de se voir, *prodigue d'un temps par la Parque attendu, / Le perdre à regretter celui qu' (il a) perdu.*

Mais nombre de ces pièces ont de surcroît le ton d'une sincérité entière, et sensible surtout dans celles qui s'adressent de façon directe ou concernant Nicolas Fouquet. La toute première avait été le poème *Adonis* dont la dédicace avait valu à La Fontaine attention, pension et bientôt amitié de cette grande figure politique, si grande et si étourdie de sa grandeur que le roi en prit ombrage, en dépit ou à cause de sa réception au trop magnifique château de Vaux.

Peu après, Fouquet tombe dans une disgrâce durement confirmée par son emprisonnement

définitif. Moins de deux ans encore, et La Fontaine compose son *Élégie pour M. F.*, dite « Aux Nymphes de Vaux », puis une *Ode au roi sur le même sujet*, deux des plus beaux exemples qu'on puisse mettre au crédit de « l'honneur des poètes » et du courage de l'amitié. Pesés au trébuchet, chaque proposition, chaque terme y équilibrent la révérence et la prudence avec l'audace de la démarche entreprise sous les auspices d'un vrai chagrin et d'un appel raisonné à la clémence.

N'ayant pas à sa disposition, comme un Bossuet, l'impunité d'ailleurs toute relative de la chaire, La Fontaine n'invoque pas la miséricorde d'un Dieu tempérant les décrets de l'autorité séculière : il serait dangereux de signifier au Soleil qu'il doit son rayonnement à une plus haute instance. *Les dieux* suffiront : *Sans elle* (la Clémence, fille de l'Amour), *toute leur puissance/Ne serait qu'un titre odieux*. Voilà quelque chose d'assez « gonflé » pour l'époque, dirions-nous en notre vulgaire, et ce n'est qu'un sens élémentaire de la justice adouci par un cœur chrétien.

Saisissons, puisqu'il se présente, le bout d'un autre fil de la trame.

Après sa mort, on a découvert sur La Fontaine un cilice, gros détail qui le rapproche inopinément

de son cadet de deux ans, Pascal, ou de Tartuffe, insinueront les malveillants.

Quel chrétien a été La Fontaine ? Ni mystique ni cagot, plutôt de cette espèce qu'un autre poète, celui-là notre contemporain, a si bien définie en remarquant « Qui peut se vanter d'être chrétien, ou de ne pas l'être ? ».

Dans le même *Discours* à cette grande dame, qui fut après Fouquet sa plus sûre et affectionnée protectrice et s'était activement convertie après la disparition de son mari, La Fontaine invoque à deux reprises les « vrais biens » dont à soixante ans il se repent d'avoir trop négligé l'usage. L'expression, qui nous paraît vague, s'entendait alors sans ambiguïté. Il s'agissait des biens que la foi et la piété seules dispensent, une piété que la dédicataire dut juger bien insuffisante si elle se borne à *S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême*.

Les honneurs..., l'Être suprême... Non, La Fontaine n'a pas été un précurseur de Robespierre. Et il se peut que le choix d'une observance de moins en moins relâchée, à mesure qu'il prenait de l'âge, ait opéré comme la prise machinale de l'eau bénite, selon Pascal, à une authentique dévotion. On se souvient de « l'abêtissez-vous » qui la complète, et à quoi le fabuliste avait déjà répondu à sa façon.